

qu'on ne pense, puisque, depuis 1881 seulement, 1399 navires portant 18,160 personnes sont disparus sans laisser de trace, elles n'égalent peut-être pas encore le cas du *Marie-Céleste* qu'il faut toujours rappeler lorsqu'il est question des événements qui dépassent notre intelligence.

Le *Marie-Céleste*, il est vrai, fut retrouvé, mais combien stupéfiant est le drame qu'il laisse entrevoir. Ecoutez-en le récit puisé dans un journal du temps (nous n'y changeons rien) :

Vers 1880 le *Marie-Céleste* fit voile du port de New-York avec treize personnes à bord.

Parmi les passagers se trouvaient la femme et le jeune enfant de l'armateur du navire. Il y avait à bord une cargaison de prix et le vaisseau se rendait à Ville Franche sur la Méditerranée. Une barque anglaise qui s'en revenait aperçut le *Marie-Céleste* à environ 300 milles à l'ouest de Gibraltar. La barque donna le signal accoutumé, mais fut surprise de ne recevoir aucune réponse. Trouvant ceci étrange, la barque anglaise se dirigea vers le navire et à l'aide de longues-vues on examina attentivement ce qui pouvait se passer sur le pont : il n'y avait rien de visible qui donnât signe de vie. Un sentiment d'inquiétude s'empara de l'équipage de la barque. On mit une chaloupe à la mer, et le capitaine, avec quelques hommes hardis, se dirigea vers le *Marie-Céleste*. Arrivés à côté ils crièrent tous ensemble afin d'attirer l'attention. Tout resta silencieux comme le tombeau. Le capitaine, suivi par ses hommes, monta à bord du *Marie-Céleste* pour connaître la cause de ce silence inusité, et commença à faire un examen complet du vaisseau. Dans des draps se trouvait le linge des matelots pour le lavage de la semaine. Toutes les chaloupes de sauvetage étaient suspendues à leurs places.

Chaque câble et chaque mâture étaient en ordre. L'habitacle et la boussole étaient intacts. En descendant à l'écoutille d'avant on trouva un repas à demi-mangé sur la table des marins. Les visiteurs se rendirent ensuite à l'arrière du navire et, dans la chambre du capitaine, trouvèrent là aussi les restes d'un repas interrompu. Dans un coin de la chambre il y avait une machine à coudre et un petit habillement était encore sous l'aiguille avec un dé sur le coin de la machine, indiquant par là que la dame avait

été promptement appelée à se rendre au repas du midi. L'argent qui se trouvait dans le coffre y était encore. Le chronomètre du capitaine était suspendu à l'endroit ordinaire. Les montres des seconds étaient pendues dans leur chambre d'apparat. Rien n'était dérangé. Mais où était l'équipage ?

Pas une seule trace des treize personnes qui avaient laissé New-York peu de temps auparavant ne pouvait être trouvée. Elles avaient mystérieusement et entièrement disparu. Le livre de loch, dans lequel la dernière entrée était datée de 42 heures avant l'arrivée de la barque anglaise, indiquait que le voyage avait été favorable. On n'avait essuyé aucune tempête et rencontré ni pirates, ni assassins. Il n'y avait aucune chose qui pût montrer qu'un combat avait eu lieu. Aucun article de prix ne manquait. Où et pourquoi l'équipage avait-il quitté le navire ?

Le *Marie-Céleste* fut emmené à Ville Franche où sa cargaison fut déchargée et ensuite on le ramena à New-York. La nouvelle de l'étrange disparition du malheureux équipage du navire *Marie-Céleste* fut envoyée à l'Etat d'où on la fit connaître à tous les représentants des Etats-Unis à l'étranger, avec prière d'en informer les gouvernements divers, ce qui fut fait. De cette manière la nouvelle fut bientôt communiquée à chaque percepteur de douanes de l'univers. On prit tous les moyens possibles pour éclaircir le mystère, et malgré toutes les démarches qu'on a faites on n'est pas plus avancé qu'au premier jour.

* * *

Un romancier a tenté d'expliquer la disparition du *City of Boston* dans une nouvelle parue dans un magazine américain, et un écrivain du pays, M. Auguste Fortier, a bâti un roman sur le drame du *Marie-Céleste*, mais leurs théories ne sont que des théories plus ou moins vraisemblables. La mer garde son secret et le gardera probablement toujours, à moins que la science nous permette un jour, de sonder le fond des océans.

Et encore, Dieu restera seul à pouvoir soulever le coin du voile qui enveloppe plusieurs terrifiants épisodes de l'existence.

O flots ! que vous savez de lugubres histoires...

VICTOR HUGO.

